

était aussi rare au printemps de 1873 et au printemps de 1872 que cette année. Depuis plusieurs années la main-d'œuvre a subi une diminution constante, tout le monde a pu le constater aussi bien et peut-être mieux que nous. D'un autre côté, il ne faut pas avoir cultivé longtemps en Canada pour en connaître suffisamment le climat, pour savoir que les variations de température y sont très fréquentes et très subites et que le printemps y est souvent très tardif.

Ainsi donc le cultivateur connaît parfaitement les conditions dans lesquelles doit se faire la culture canadienne, et, s'il avait été prévoyant, il aurait pris les moyens de parer aux inconvénients résultant de ces conditions.

Le printemps n'est pas la seule saison où il soit possible de faire les travaux agricoles, personne n'est forcé d'attendre la fin de l'hiver pour charroyer, étendre ses fumiers et faire ses labours. N'avons-nous pas en automne, six à sept semaines et quelquefois plus où les labours peuvent se faire avec une grande facilité et une grande économie sur la plupart de nos terres ?

Des faits nombreux constatent chaque année que les labours d'automne, exécutés dans nos terres argileuses surtout, ont les plus merveilleux effets. Les fréquentes alternatives de gelées et de dégels émiettent, pulvérisent complètement ces terres ; si bien qu'avec un seul labour d'automne, le sol est plus ameubli au printemps que si on lui avait donné deux ou trois labours suivis d'autant de hersages au printemps.

Tous les écrivains, qui se sont occupés de progrès agricole en Canada, ont considéré la confection des labours d'automne comme une heureuse innovation à introduire dans nos procédés cultureux. Plusieurs sociétés d'agriculture dans cette province ont offert des primes d'encouragement aux cultivateurs qui exécutaient la plus grande étendue de labours d'automne.

De notre côté, nous n'avons négligé aucune occasion de faire voir à nos lecteurs quels avantages ils obtiendraient de ces labours et combien ils perdent en les négligeant. Faites autant que possible vos labours en automne leur avons-nous dit et leur répétons-nous encore ; ils sont avantageux sur la plupart des terres fortes. Seules les terres légères, en pente ou qui se battent à la pluie ne peuvent bénéficier de ces travaux ; mais toutes les autres terres en obtiennent de grands avantages.

Si l'on avait suivi notre conseil, que de faux frais on aurait évités, que de terres gâtées seraient aujourd'hui florissantes, que de champs pauvres et improductifs seraient aujourd'hui riches et féconds. Car, sachons-le bien, non-seulement les labours d'automne préparent mieux le sol et donnent plus de facilité dans l'exécution des semis et des travaux du printemps, mais encore ils enrichissent réellement la terre.

Nous l'avons déjà démontré, plus une terre est meuble et divisée plus elle absorbe avec facilité les vapeurs et les liquides fertilisants fournis par l'atmosphère. Ses particules rendues plus fines acquièrent alors une grande force d'absorption et la terre voit sa richesse augmenter dans une proportion notable. En outre, les graines de mauvaises herbes mises en état de germer dès l'automne, entrent en végétation de bonne heure au printemps ; mais comme elles poussent sur un sol profondément ameubli, leurs racines n'ont que très peu de force ; aussi sont-elles détruites en grand nombre par les hersages exécutés pour couvrir les semences que l'on confiera au sol. Ce fait est doublement avantageux pour l'agriculture : d'abord on obtient la destruction de beaucoup de plantes nuisibles et un nettoyage

très-apparent de la terre, puis les plantes nuisibles elles-mêmes enfouies plus ou moins profondément constituent un engrais pour le sol.

Néanmoins, ces conseils et ces démonstrations ont toujours été accueillis avec la plus désolante indocilité par les cultivateurs ; et l'imprévoyance la plus malheureuse a continué de présider à nos opérations agricoles. La main-d'œuvre diminue tous les ans, les travaux de culture ne se font plus qu'avec une extrême difficulté, la terre est mal préparée, les semis se font tard sur un sol à peine remué, la végétation est languissante, on récolte dans de mauvaises conditions, les gelées surprennent parfois nos plantes avant leur parfaite maturité, enfin nos produits sont faibles et souvent de qualité médiocre. Qu'importe : périsse l'industrie agricole plutôt que d'abandonner une routine dont on touche du doigt les résultats désastreux, plutôt que de suivre de sages conseils basés sur l'expérience des meilleurs agriculteurs et appuyés sur les faits les plus convaincants.

Etrange aberration ! on sait bien se plaindre de l'inclémence de notre climat, de la faiblesse de nos récoltes, du peu de profits que donne la culture de la terre ; on accuse le sol, la température, la Providence même tout enfin excepté soi-même ; mais on ne veut apporter aucun changements dans les errements du passé. On rejette toutes les innovations même les plus utiles, même celles qui ont donné les plus grandes preuves de leur efficacité et que l'on reconnaît comme très-avantageuses.

Ennemis de tout progrès agricole, la plupart des cultivateurs canadiens refusent leur confiance à leurs amis les plus sincères, à ceux qui n'épargnent ni les veilles ni les fatigues pour découvrir les meilleurs moyens de pousser l'agriculture dans la voie des perfectionnements. A toutes les preuves qui leur sont données en faveur des améliorations, ils répondent qu'ils suivent les traditions de leurs ancêtres et que ces derniers réussissaient sans nos conseils.

Tout cela est vrai, mais nos terres ne sont plus neuves, elles ont perdu leur ancienne fertilité, nos ancêtres travaillaient peut-être plus que leurs descendants, et, dans tous les cas, ils faisaient moins de dépenses que ces derniers, leurs comptes chez les marchands étaient moins élevés, leurs voitures étaient moins belles et leurs vêtements moins recherchés ; d'ailleurs, avec tout cela, ils n'en mangeaient pas moins très-souvent du pain noir et collant provenant de blés qui avaient souffert de la gelée.

Pas plus que nous, nos ancêtres ne vivaient sur un lit de roses ; ils ont eu, eux aussi, leurs jours de découragement et de misère. Mais lors même que la vie de nos pères aurait été une fête continuelle, est ce là une raison de suivre un système de culture dont l'infériorité n'est déjà que trop prouvée.

Notre agriculture canadienne ne paie pas, n'est pas lucrative pour deux grandes raisons : parce que la terre n'est pas préparée avec les soins convenables et parce qu'elle est pauvre et que nous ne prenons pas les moyens de l'enrichir.

Cette situation peut changer dès l'année prochaine si nous le voulons réellement. Dans ce but, labourons en automne toutes les terres qui fleurissent et se réduisent en poudre sous l'action des gelées et ne faisons de labours de printemps que sur les sols trop légers, trop en pente, qui sont sujets aux inondations ou à se battre à la pluie, sur ceux, en un mot qui ne peuvent être labourés en automne.

En ce qui concerne la fumure des terres, les cultivateurs ont encore une réponse toute faite. Nous n'avons pas assez de fumier, disent-ils. Encore une erreur. Les fumiers d'étables ne sont pas les seules matières qui puissent enrichir